

LE TEMPS

Tendance Samedi 12 octobre 2013

L'esprit de Platon pénètre les entreprises

Par Par Julie Conti

Des sociétés font de plus en plus souvent appel à des philosophes comme consultants. Objectif: donner aux cadres des outils qui éclairent le sens de leurs actions.

Nous sommes dans le bureau d'un cadre supérieur de Nestlé ou UBS. Mais au lieu de taper frénétiquement sur son clavier, l'homme a posé le menton sur son poing serré et laisse son regard se perdre dans le vague. Penseur des temps modernes, il invoque Aristote et songe au sens de l'autorité. La vision du manager-philosophe peut sembler surréaliste, et pourtant, l'espèce se répand dans les entreprises au gré des séminaires et des cures idoines.

Surfant sur la même vague que Philosophie magazine et ses 50 000 exemplaires ou l'émission hebdomadaire de Raphaël Enthoven sur Arte, de plus en plus de consultants citent Kant ou Edgar Morin pour coacher les entreprises. A la crise et au retour d'un certain moralisme correspond une quête du sens qui touche aussi le monde du travail.

Depuis 2004, l'Université de Fribourg propose une «cure de philosophie pour cadres» ouverte à une quinzaine de candidats. Moyenne d'âge 40 à 50 ans, gros bagage professionnel et longue expérience des séminaires en tout genre. «Beaucoup de participants avaient suivi des formations «boîtes à outils» et en étaient contents, mais il leur manquait la question du sens de leurs actions», explique le directeur de la cure, Bernard Schumacher. Car la philosophie n'apporte pas des réponses, mais uniquement des questions. Ou plutôt une remise en question. Du travail, de la représentation du capital, de l'autorité ou de l'éthique.

Articulée comme un va-et-vient entre les penseurs et le monde du travail, la cure du professeur Schumacher refuse du monde. Ce dernier a pourtant une devise peu attrayante: La philosophie ne sert à rien. «Elle permet de se faire du bien, explique-t-il. De lever le nez du guidon et de se réapproprier les principes qui gouvernent nos décisions et nos actions au lieu de se les laisser imposer de l'extérieur.»

Une étude menée par un des initiateurs de cette formation, le professeur de ressources humaines Eric Davoine, a montré que les anciens curistes avaient néanmoins développé quelques compétences. Ils sont davantage versés dans l'introspection, ce qui leur donne confiance en eux. Ils ont également une meilleure capacité à formuler des concepts. Ils pratiquent le questionnement, qui facilite la critique constructive, et sont plus à l'écoute des autres. La formation est clairement teintée d'humanisme, mais Bernard Schumacher assure qu'aucun participant n'a encore plaqué son patron pour partir garder des chèvres. D'ailleurs, dans la grande majorité des cas, c'est l'employeur qui paie les 6400 francs que coûte l'inscription.

Lynne Pillet a suivi des études de philosophie à l'université et la cure de l'Université de Fribourg. «J'étais à la tête d'une structure étatisée, qui est devenue privée, se souvient-elle. Le changement

nous faisait peur et la pratique du questionnement nous a permis de mettre le doigt sur les véritables problèmes, qui étaient le poids du travail administratif et la baisse du temps que nous pouvions consacrer aux relations avec nos clients. Mais cela nous a aussi permis de mettre en évidence des côtés plus positifs. Au début de ma vie professionnelle, je ne parlais pas de philosophie, car j'avais l'impression que la discipline souffrait de préjugés, mais aujourd'hui, les gens sont très demandeurs.»

Parce que tous les cadres ne sont pas prêts à retourner sur les bancs de l'école, il existe des interventions plus ciblées et plus courtes. Eugénie Vegleris a plaqué son boulot de prof de philo en 1992 pour devenir consultante à Paris. Si les débuts ont été difficiles, elle constate aujourd'hui un intérêt croissant pour cet art de la pensée. «La philosophie se concentre sur le sens des mots, dit-elle. Or le monde de l'entreprise utilise aujourd'hui beaucoup de termes anglais confus comme leadership. Ce manque de clarté bloque la pensée et l'acte. J'aide les cadres à redéfinir des concepts comme l'autorité.» Elle intervient aussi pour aider les entreprises à résoudre des problèmes spécifiques dans leur image ou à mettre sur pied des formations.

Eugénie Vegleris utilise «surtout les philosophes qui ont une pensée sociale et politique aiguë». Il peut s'agir d'Aristote, de Hannah Arendt, mais aussi d'Edgar Morin. Là encore, c'est essentiellement la philosophie occidentale qui est mise en avant. «Par exemple, je fais appel à Kant pour aborder le respect, dit-elle. Car en entreprise, on mélange souvent jugement des actes et jugement des personnes.» Quand ses clients désirent un approfondissement, elle préfère les renvoyer vers des ouvrages de vulgarisation.

Mais point n'est besoin de monter jusqu'à Paris pour trouver son philosophe. En Suisse romande, Philip Clark et Gabriel Dorthe ont fondé le projet Socrate pour amener la philo au cœur de la cité et en particulier au sein du monde du travail. Ils interviennent une quinzaine de fois par année dans des contextes très différents. «On croit souvent que les problèmes du monde du travail ne sont pas ceux de la philosophie, mais ça fait 2500 ans que la philosophie s'intéresse au collectif et aux relations entre les individus», explique Gabriel Dorthe.

Ce dernier aime convoquer des penseurs contemporains comme Gilles Deleuze, Michel Serres, Peter Sloterdijk ou Isabelle Stengers. «Mais les auteurs ne sont pas là pour faire figure d'autorité, précise Philip Clark, ils nous donnent des clés. Ce qui nous intéresse est leur manière d'aborder les questions, qui doit être créatrice, pertinente et riche.» Le collectif rédige aussi des articles pour des revues spécialisées dans les ressources humaines et donne des conférences dans lesquelles il lie la philosophie à des études et à de la littérature managériale. «Mais nous ne nous positionnons pas sur la résolution de problèmes, dit Philip Clark, nous ne sommes pas des consultants.»

Le projet Socrate ne se concentre pas uniquement sur les managers ou les cadres, mais tient à s'adresser aussi à des artisans, à des petits entrepreneurs ou à des ouvriers. Pour convaincre des travailleurs de s'adapter à des systèmes aliénants? «Impossible, dit Philip Clark. En redéployant les concepts et en modifiant les comportements, la philosophie ne peut servir qu'à repenser les entreprises.» Avec peut-être un petit supplément d'âme.

LE TEMPS © 2013 Le Temps SA